

Jocelyn Philibert : Genèse en style libre

Christiane Baillargeon

Numéro 74, hiver 2005–2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8947ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)

1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Baillargeon, C. (2005). Jocelyn Philibert : Genèse en style libre. *Espace Sculpture*, (74), 33–33.

Jocelyn PHILIBERT: Genèse en style libre

Christiane BAILLARGEON

Assurément ludique et énigmatique, l'espace de la galerie Bumper organisé par Jocelyn Philibert!

L'installation *extraterra* est un habile bricolage alliant la fantaisie, le jeu et la matière. L'installation est remplie de contrastes, sa diversité trouve sa résolution dans la cohérence des éléments choisis et les liens de sens qu'ils produisent.

Le premier élément est une impression numérique – l'installation en compte d'ailleurs plusieurs variantes –, une image « abstraite », des points blancs sur fond noir, qui lance l'énigme constante, persistante, dans l'œuvre : s'agit-il d'une simple composition médiatique, d'un « trompe-l'œil » galactique ou d'un document authentique, une preuve de l'*au-delà de la terre* ?

Outre les images numériques, l'organisation comporte une étrange structure dominante : un assemblage simple et spontané, voire naïf, de carton ondulé et de large ruban adhésif transparent, représentant un télescope. L'objet monumental, précaire à cause des matériaux, bien que massif par ses dimensions, est de facture brute. La technique de collage au ruban adhésif par laquelle il a été construit demeure apparente, sans camouflage, sans enduit ni finition qui transformerait l'apparence de la surface. Cet élément remplit l'espace verticalement et dirige le regard vers le plafond. Au centre de la structure, une variante des images numériques apparaît, en format réduit, grâce à un dispositif lumineux placé à l'intérieur de l'objectif, un sono-tube.

Un grand socle bas fabriqué par l'artiste attire le regard en profondeur, vers le fond de la salle. Il rappelle certains présentoirs muséaux sur lesquels l'œil érudit ou curieux apprécie les énumérations d'objets archéologiques, les vestiges et les témoins d'autres époques. Une référence visuelle qui construit lentement l'illusion et l'ambiguïté du possible fondement scientifique de cette œuvre.

Les moulages de ciment et d'Hydrocal y sont déposés tels des échantillons rapportés de fouilles. Résultats du hasard et d'une technique primaire, le moulage à partir de trous faits à même la terre du jardin de l'artiste, ces objets équi-

voques sont à la fois abstraits et tactiles, denses, sphériques et plats comme Saturne, rugueux, de surfaces irrégulières et d'apparence pierreuse. Contrastant avec l'échelle monumentale et l'aspect très structuré du télescope, ces petits fragments, ces pierres d'une planète possible, présentent de subtiles modulations chromatiques, formelles et matérielles. Leurs dimensions restreintes accentuent la connotation « précieuse » ou « rare » que la mise en place leur donne. Leur aspect minéral de même que les pattes qui les soulèvent du socle maintiennent l'énigme et pourraient suggérer bien des références : fossiles, créatures provenant d'autres galaxies...

Le contraste est grand entre le socle-table, en bois de ton chaleureux, à la ligne sobre et épurée, unique amalgame d'*arte povera* et de néo-minimalisme, les sculptures de ciment, le télescope et les images numériques conventionnellement accrochées aux murs. Même si l'ensemble surprend par son hétérogénéité, peu à peu des relations se créent entre les éléments et des liens s'imposent, par exemple, entre les petites sculptures, le télescope, l'image lumineuse et ses variantes imprimées, les agrandissements de photographies représentant des faux ciels nocturnes. La narration se construit autour des fragments d'*extraterra*.

Le télescope de papier gommé et de carton ne peut certainement pas saisir avec précision les détails de la voûte céleste. Cette évidence s'impose clairement lorsque le spectateur visite l'exposition en plein jour et observe que le plafond ne dispose pas d'un dôme de verre ! L'illusion organisationnelle apparaît dans toute sa finesse et, au même instant, le réalisme de la « simulation scientifique » et la réalité de la construction artistique se révèlent. Le choix judicieux des éléments et leur organisation dans l'espace suscitent des relations dynamiques qui, au-delà de la diversité, contribuent à la cohérence du récit, à la vraisemblance de l'environnement représenté, pseudo-extraterrestre, pseudo-scientifique, dans toute sa précarité, son ardeur et son audace.

Le récit du « faux » commence dès la première image représentant un ciel étoilé fictif, puis poursuivant dans le sens horaire, suivant le

socle qui occupe l'espace en profondeur et sur lequel sont disposées les sculptures de ciment suggérant, dans ce contexte, des fragments ou des échantillons de pierres de planètes possibles, longeant les images numériques supplémentaires accrochées au fond de la salle, évoquant d'autres « mondes » ou des constellations inconnues, jusqu'au télescope, dernier élément de l'ensemble, qui, même s'il domine l'installation par sa verticalité, cache à l'intérieur de

simulacre scientifique ou le « jeu-à-la-science », le simple plaisir de créer et ce, de plusieurs façons, d'abord, en inventant librement des images : démesurées, minuscules, imprimées, moulées, assemblées, numériques, naïves, sauvages, fabriquées, médiatiques, etc. Puis en les regroupant de façon à construire un contexte, en juxtaposant les éléments dans l'espace de façon à ce qu'émerge du sens.

Philibert construit un récit visuel où il simule les traces d'un monde,

Jocelyn PHILIBERT, *extraterra*, 2003. Diapositive numérisée imprimée au jet d'encre sur papier chiffon. 54,5 x 69 cm. Photo : J. Philibert. Jocelyn Philibert, *extraterra*, 2004. Vue partielle de l'exposition. Photo : Michel Dubreuil.



sa massive structure primaire une minuscule image lumineuse, timide référence au monde fictif évoqué, rappelant l'impression numérique de départ où la lecture a commencé la création de l'œuvre.

Contrairement à ce que le titre indique, le télescope semble plutôt tourné vers l'intérieur d'où émerge la petite composition en points lumineux. La métaphore de la conquête spatiale se déplace, de l'extérieur et du démesuré vers l'intérieur, et l'intime... De la conquête de quel espace s'agit-il ? Du lieu de l'imagination et de la création duquel surgissent les œuvres et les constructions de l'esprit ? De l'espace tridimensionnel dans lequel l'être humain se déplace ? Chercher la réponse, c'est trouver l'incertitude, devoir reprendre la lecture au début de l'installation, reposer l'énigme, et ainsi de suite.

Sauf dans les photographies numériques, la matière est très présente, manipulée, transformée, concrète. Les nombreux éléments tridimensionnels affirment un intérêt pour l'exploration spatiale et le plaisir du bricolage. Le médiatique et le fabriqué se répondent habilement et camouflent, sous le

la démonstration, la genèse par une pratique artistique, en rendant visible un univers... le sien, celui de l'art, de l'imaginaire, du jeu... Au-delà de l'illusion d'*extraterra* pointe la conquête d'un monde *intra-arte*. Sous cet angle, le « faux » de l'œuvre de Philibert serait lui-même illusoire et le jeu artistique authentique. ←

Jocelyn Philibert, *extraterra*
Galerie Bumper, Montréal
6-27 novembre 2004

L'artiste **Christiane BAILLARGEON** détient une maîtrise en sculpture de la Parsons School of Art and Design de New York. En septembre 2003, elle a entrepris un doctorat en études et pratiques des arts à l'Université du Québec à Montréal. Depuis 1982, en plus de charges d'enseignement aux niveaux universitaire et collégial et d'animation d'ateliers, Christiane Baillargeon participe à des expositions individuelles et collectives et contribue à plusieurs collections publiques et privées, notamment au Québec, au Canada, en France, en Suède et à New York. Elle a reçu plusieurs bourses, dont celle du studio du Québec à Paris.